

**3. EXPLOITATION PEDAGOGIQUE DU FILM
« DOUZE HOMMES EN COLERE » (6.1)**

Leçon : Exploitation du film “Douze hommes en colère” de S. Lumet, USA 1957 dans le cadre du module 6.1 “Ce que je tiens pour vrai”

1. PROJECTION DU FILM

Résumé : Douze jurés d'Assises délibèrent à huis clos de la culpabilité ou de la non-culpabilité d'un jeune mexicain accusé du meurtre avec préméditation de son père.

S'il y a unanimité pour la culpabilité ----> condamnation à mort.

S'il y a unanimité pour la non-culpabilité ----> acquittement.

S'il n'y a pas d'unanimité —> jury déclaré incompétent.

Au départ, un seul juré le déclare non-coupable et onze jurés coupable.

Après délibération, les douze jurés se prononcent pour la non-culpabilité.

2. METHODOLOGIE

Après le film, le professeur peut soit procéder au questionnement selon la pratique de la “Philosophie pour enfants” de M. Lipman, soit suivre les consignes suivantes :

- tableau en deux colonnes (arguments pour et contre l'accusé);
- motivations du changement de conviction des jurés.

3. EMERGENCE DES THEMES (indépendamment de la méthode choisie et en référence au module 6.1.)

6.1.1. Evidences et préjugés

- conviction des jurés
- évidence des faits
- témoignages
- intime conviction
- préjugés de classes et déterminisme socio-culturel (“Ces gens ne sont pas comme nous”, “Ils sont violents par nature”, “Ils sont comme privés de sentiments”...)

6.1.2. La vérité et ses contraires

- erreur : des sens / fiabilité des témoignages visuels et auditifs
- mensonge : par omission, de la part de certains témoins / tromperie / mauvaise foi ou motivations inconscientes (ex. un juré tient à la culpabilité du jeune garçon à cause du conflit qui l'oppose à son propre fils)

- apparence : faits témoignages , absence d'alibi qui provoque une apparence de culpabilité
cfr. fondement métaphysique qui suit

6.1.3. La vérité et ses fondements

- fondement métaphysique : cfr. Allégorie de la caverne, de Platon (*République* , livre 7, texte en annexe), opposition du monde sensible illusoire et du monde intelligible (des idées) vrai
- critique et refus du fondement : relativisme et scepticisme

6.1.4. La recherche de la vérité

- doute : point de départ du film (un juré au moins exprime un doute quant à la culpabilité)
cfr. opposition entre le doute cartésien méthodique, donc provisoire, et le doute sceptique systématique, donc définitif (*Discours de la méthode* , en relation avec la réplique "Le doute fondé fait la valeur du système")
- logique et argumentation :
 - + art de persuader (la sophistique comme art oratoire, cfr. *Eloge d'Hélène* , de Gorgias, texte en annexe) et par extension, pouvoir de la parole
 - + rôle de la délibération en politique, en démocratie (en relation avec la réplique "Un régime qui convoque sans préjugé des gens pour apprécier la culpabilité ou l'innocence d'un inconnu")

6.1.5. Les types de vérité

- morale : éthique de la discussion (selon J. Habermas, le simple fait de discuter implique une communauté rationnelle)
- juridique : statut de la preuve

6.1.6. La prétention à la vérité et ses limites

- objectivité/subjectivité
 - + des témoins (différences de perception)
 - + des jurés (motivations conscientes et inconscientes)
 - + des faits (tout énoncé d'un fait impliquant une interprétation)

C. VIDA

La Vérité en philosophie

CAAP. I

La recherche de la vérité en question

TEXTE
1

La difficile conquête de la vérité

PLATON (428-348 av. J.-C.)

Le philosophe est celui qui « aime à contempler la vérité » (Platon, République, VI). Mais à quelles conditions cette contemplation est-elle possible ? Une chose est sûre : la vérité n'est pas offerte sans effort, et nous ne l'avons pas « sous les yeux ». Dans le célèbre texte de « l'allégorie de la caverne », Platon fait dialoguer Socrate et son propre frère, Glaucon. On y apprend que la vérité n'est atteinte qu'au terme d'un parcours long et difficile, et que pour y parvenir, il faut commencer par dépasser les apparences.

SOCRATE. – Maintenant, repris-je, représente-toi notre nature, selon qu'elle est ou qu'elle n'est pas éclairée par l'éducation, d'après le tableau que voici. Figure-toi des hommes dans une demeure souterraine en forme de caverne, dont l'entrée, ouverte à la lumière, s'étend sur toute la longueur de la façade ; ils sont là depuis leur enfance, les jambes et le cou pris dans des chaînes, en sorte qu'ils ne peuvent bouger de place, ni voir ailleurs que devant eux : car les liens les empêchent de tourner la tête ; la lumière d'un feu allumé au loin sur une hauteur brille derrière

eux ; entre le feu et les prisonniers il y a une route élevée : le long de cette route figure-toi un petit mur, pareil aux cloisons que les monteurs de marionnettes dressent entre eux et le public et au-dessus desquelles ils font voir leurs prestiges.

GLAUCON. – Je vois cela, dit-il.

S. – Figure-toi maintenant le long de ce petit mur des hommes portant des ustensiles de toute sorte, qui dépassent la hauteur du mur, et des figures d'hommes et d'animaux, en pierre, en bois, de toutes sortes de formes ; et naturellement parmi ces porteurs qui défilent, les uns parlent, les autres ne disent rien.

G. – Voilà, dit-il, un étrange tableau et d'étranges prisonniers.

S. – Ils nous ressemblent, répondis-je. Et d'abord, penses-tu que dans cette situation ils aient vu d'eux-mêmes et de leurs voisins autre chose que les ombres projetées par le feu sur la partie de la caverne qui leur fait face ?

G. – Peut-il en être autrement, dit-il, s'ils sont contraints toute leur vie de rester la tête immobile ?

S. – Et des objets qui défilent, n'en est-il pas de même ?

G. – Sans contredit.

S. – Dès lors, s'ils pouvaient s'entretenir entre eux, ne penses-tu pas qu'ils croiraient nommer les objets réels eux-mêmes, en nommant les ombres qu'ils verraient ?

G. – Nécessairement (...).

Analyse du texte :

- * La caverne - prison est _____
- > l'expérience sensible est _____ qu'il couvient donc de _____
- * Le monde hors de la caverne est _____ accessible à l'_____. Des réalités, Platon les appelle ESSENCES ou FORMES.

S. – Il est indubitable, repris-je, qu'aux yeux de ces gens-là la réalité ne saurait être autre chose que les ombres des objets confectionnés.

G. – C'est de toute nécessité, dit-il.

S. – Examine maintenant comment ils réagiraient, si on les délivrait de leurs chaînes et qu'on les guérit de leur ignorance, et si les choses se passaient naturellement comme il suit. Qu'on détache un de ces prisonniers, qu'on le force à se dresser soudain, à tourner le cou, à marcher, à lever les yeux vers la lumière, tous ces mouvements le feront souffrir, et l'éblouissement l'empêchera de regarder les objets dont ils voyaient les ombres tout à l'heure. Je te demande ce qu'il pourra répondre, si on lui dit que tout à l'heure il ne voyait que des riens sans consistance, mais que maintenant plus près de la réalité et tourné vers des objets plus réels, il voit plus juste ; si, enfin, lui faisant voir chacun des objets qui défilent devant lui, on l'oblige à force de questions à dire ce que c'est ? Ne crois-tu pas qu'il

sera embarrassé et que les objets qu'il voyait tout à l'heure lui paraîtront plus véritables que ceux qu'on lui montre à présent ?

G. – Beaucoup plus véritables, dit-il (...).

S. – Et si, repris-je, on le tirait de là par force, qu'on lui fit gravir la montée rude et escarpée, et qu'on ne le lâchât pas avant de l'avoir traîné dehors à la lumière du soleil, ne penses-tu pas qu'il souffrirait et se révolterait d'être ainsi traîné, et qu'une fois arrivé à la lumière, il aurait les yeux éblouis de son éclat, et ne pourrait voir aucun des objets que nous appelons à présent véritables ?

G. – Il ne le pourrait pas, dit-il, du moins tout d'abord.

S. – Il devrait en effet, repris-je, s'y habituer, s'il voulait voir le monde supérieur (...). À la fin, je pense, ce serait le soleil (...) lui-même (...) qu'il pourrait regarder et contempler tel qu'il est.

G. – Nécessairement, dit-il (...).

S. – Maintenant, repris-je, il faut, mon cher Glaucon, appliquer exactement cette image à ce que nous avons dit plus haut : il faut assimiler le monde visible au séjour de la prison, et la lumière du feu dont elle est éclairée à l'effet du soleil ; quant à la montée dans le monde supérieur et à la contemplation de ses merveilles, vois-y la montée de l'âme dans le monde intelligible (...). Aux dernières limites du monde intelligible est l'idée du Bien, qu'on n'aperçoit qu'avec peine, mais qu'on ne peut apercevoir sans conclure qu'elle est la cause universelle de tout ce qu'il y a de bien et de beau ; que dans le monde visible, c'est elle qui a créé la lumière et le dispensateur de la lumière ; et que dans le monde intelligible, c'est elle qui dispense et procure la vérité et l'intelligence.

PLATON, *La République*, Livre VII, 514a-517c, trad. É. Chambry, coll. « Médiations », Gonthier, 1966, pp. 216-219.

6.1.4. La recherche de la vérité

annexe ②

(6.1.4.3 vérités et méthodes : Hypothèse)
(6.1.4.4 logique et argumentation)

exte



Avec l'apparition de régimes d'assemblées et des institutions judiciaires, il est indispensable de connaître les techniques du discours pour convaincre et persuader. Dans des cités où la persuasion devient la clef du pouvoir politique, il n'est pas étonnant de voir le succès de nouveaux professeurs, les sophistes, capables comme Gorgias d'enseigner aux jeunes gens l'art de la parole ou rhétorique. Gorgias (485-380 av. J.-C.) se rendit célèbre à Athènes en 427 par son éloquence. Dans cet Éloge d'Hélène, le sophiste soutient contre toute attente l'innocence de celle pour qui les Grecs et les Troyens se sont déchirés.

Si c'est de force qu'elle a été enlevée, cette force s'exerça illégalement et violence lui fut injustement faite : alors, il est évident que son ravisseur lui fit injustement violence, et qu'elle eut l'infortune d'avoir été ravie après avoir été violentée. Le barbare qui a exécuté cette barbare entreprise mérite d'être condamné en procès par la loi, par la parole et par l'action : par la loi à perdre ses droits civiques, par la parole à perdre son procès, et par l'action à subir le châtement. Quant à Hélène, contrainte par la force, privée de sa patrie, arrachée à ses proches, comment à juste titre ne la plaindrions-nous pas, plutôt que de l'injurier ? Son ravisseur a accompli des choses terribles, qu'elle n'a fait que subir. Ayons-la en pitié, ayons-le en horreur.

Mais si c'est le discours qui l'a persuadée et a abusé son âme, il n'est pas non plus difficile de la défendre contre cette éventualité et de la laver de l'accusation portée contre elle, de la manière suivante. Discours est un grand tyran qui porte à leur achèvement les actions divines en de microscopiques éléments matériels qui sont perceptibles. Il a la force de mettre un terme à la peur, d'apaiser la douleur, de produire la liesse, et d'inciter à la pitié. C'est ce que je vais maintenant montrer.

Il faut précisément que je le démontre à l'opinion des auditeurs.

Je pense que toute poésie est un discours qui possède de la mesure, et je la dénomme ainsi. Ses auditeurs sont pénétrés

de la crainte entourée d'un cortège de terreur, de la pitié qui fait verser d'abondantes larmes, de l'idéal qui éveille la nostalgie ; sous l'effet des paroles, l'âme éprouve une passion qui lui est propre à l'évocation des heureuses fortunes et des malheurs propres aux gestes et aux personnes des autres gens.

GORGAS, *Éloge d'Hélène*,
§ 7-9, in *Les Sophistes*.

Fragments et Témoignages, trad. de J.-P. Dumont,
Paris, Ed. PUF, 1969, pp. 85-86.

L'enlèvement de Ganymède

Composition monumentale en terre cuite, l'enlèvement par Zeus du Troyen Ganymède appartient à la période dite « sévère » qui précède l'apogée de la sculpture classique. Les figurines commencent à acquérir liberté de mouvement, souplesse et plasticité.

Zeus enlève Ganymède. v. 470 av. J.-C. (terre cuite, haut. : 110 cm ; Olympie, Musée archéologique).

